

# Intelligence artificielle: y a-t-il un pilote dans l'avion?

**L'invité**  
**Guillaume**  
**von der Weid**  
Philosophe



L'IA avance à pas de géant. Dans le commerce, le transport, l'éducation, la santé, elle semble faire mieux que nous. Après avoir externalisé la force par l'outil, l'action par la machine, nous avons sorti l'intelligence de notre crâne, à cette différence près qu'elle n'est plus seulement un instrument à notre service mais la capacité à choisir les instruments, plus seulement un gouvernail mais un gouvernement. Elle dispose en effet du véhicule des mégadonnées, du gouvernail des algorithmes et de la destination de l'optimisation. Devons-nous désormais nous en remettre au pilote numérique? Rappelons d'abord que l'«intelli-

gence» de l'IA renvoie au sens anglo-saxon du mot, signifiant recueil des données (d'où la «Central Intelligence Agency»). Or cette intelligence rationnelle ne représente qu'un tiers de l'intelligence humaine, qui est aussi capable de poser des buts (intelligence finaliste) et de choisir des valeurs (intelligence morale). Empiétant sur ses deux autres dimensions, sa toute-puissance deviendrait contre-productive. Pour reprendre Ivan Illich, comme la voiture, dont la multiplication embouteille, la médecine, qui à force de médicaments empoisonne, ou l'école, dont le conformisme prolongé abêtit, l'IA risquerait d'aboutir à un résultat inverse au but initialement poursuivi. Quel est ce but? Ce n'est ni la satisfaction des besoins, ni la technique, ni même la richesse, c'est la reconnaissance des autres. Le but ultime n'est pas le rapport optimisateur, mais la relation

avec les autres tels qu'ils sont. En un mot, on veut être aimé. Seulement le rationnel calculable tend à prendre le pas sur le relationnel vulnérable. Aux échecs, Kasparov décrit comment, à la suite de sa défaite face à Deep Blue, l'IA a changé la nature du jeu: alors qu'une partie était faite de stratégies, de bluffs, de postures agressives ou de défenses étouffantes, la performance des machines a poussé les joueurs à utiliser les mêmes armes en apprenant par cœur des enchaînements de positions, indépendamment du sens de la partie. La quantité a asséché la qualité. De même, les relations médiatisées par le numérique tendent à se robotiser (réseaux sociaux, plates-formes de rencontre, chatbot, etc.). Ce qu'on gagne en puissance, on le perd en intérêt. Aux échecs heureusement, l'IA est devenue si forte qu'on s'en est détourné pour admirer à nouveau des cham-

pions comme Magnus Carlsen, qui est pourtant moins fort que la première appli tournant sur votre téléphone. C'est qu'on n'admire pas une performance, mais une valeur. [...] L'IA calculera toujours comment réduire les coûts ou maximiser les gains. Aussi doit-elle être encadrée par des principes qui ne peuvent lui venir que de l'extérieur, puisqu'ils réduisent son périmètre d'évaluation par conversion de ses valeurs profitables en valeurs immuables. L'IA ne doit pas être aux commandes. Certes, sa puissance de calcul la rend infiniment meilleure que nous dans potentiellement tous les domaines. Mais cette polyvalence reste unidimensionnelle. Elle réclame donc d'être triplement domestiquée: pour rester dans sa zone d'efficacité, préserver nos relations humaines et respecter les principes moraux qui nous rendent dignes d'intérêt.